

Logement social en 2009

Jean-Christophe Burneau

Je suis entré chez les cloportes. Par la porte. Comme tout le monde. Je ne m'attendais à rien -je n'ai pas été déçu. Une lumière blafarde tombait d'une ampoule nue et tentait d'isoler l'obscurité dans les recoins des portes numérotées au pochoir. Des portes blanches, jaunies et souillées par le temps, alignées au long de couloirs torturés. Le sentiment de me trouver dans un film d'épouvante, dans un Stephen King, alors que j'ai les deux pieds plantés dans la réalité. Là, un huis fracturé. Plus loin, l'origine de l'odeur de fumée âcre qui brûle le nez. Une pièce emplies d'immondices. Les pompiers en ont éparpillé une partie dans le couloir. L'habitant de cette cage de quelques mètres carrés, sans fenêtre, devait franchir pour entrer une montagne de déchets qu'il avait dû accumuler au fil des années, sédiments d'une vie que l'on n'ose imaginer. Dans la pièce d'à côté, par sa porte ouverte, un black me regarde. Il est assis sur un matelas à même le sol et il joue sur une PS3. Il fait un signe de tête. C'est à côté que ça s'est passé. L'incendie. Les pompiers qui ont voulu l'évacuer. Il a refusé, il n'y avait pas de feu chez lui. Puis il a dû reposer son regard déchenillé sur la télé et reprendre sa partie... Avant de quitter ces lieux inquiétants, avant de tenter d'analyser ce que je viens de vivre, je parcours les couloirs dessinés pour créer un maximum de boîtes de quelques mètres carrés qui doivent s'appeler des logements sociaux. Le sentiment de normalité qui m'étreint lorsque je sors du bâtiment est d'un contraste inquiétant qui conforte l'irréalité de ce lieu en plein centre-ville...